

—Ceci est toute une histoire, Je l'ai connue chez vous.

—Chez moi ?

—Mon Dieu oui, parmi les solliciteurs dont tous les matins vos antichambres sont encombrées.

—Et cette intéressante jeune personne venait solliciter quoi ?

—Ce n'est pas elle qui demandait ; mais son père, un inventeur. Il avait trouvé le moyen, disait-il, de diriger les ballons. Il cherchait, pour mettre son invention en pratique, cinquante mille francs.

—J'espère bien que tu ne les as pas prêtés, objecta Jacques Savaron.

—Non, mon père, répondit Karl en rougissant ; mais c'est en étudiant avec lui l'affaire qui l'intéressait, que j'ai connu sa fille, celle que j'aime aujourd'hui, et que je l'ai connue dans les circonstances que je vous demande maintenant la permission de vous raconter.

Tandis que Karl Savaron raconte à son père l'histoire de Delphine Vaubert, en l'enjolivant ainsi que doit le faire un amoureux qui parle de celle qu'il aime, nous la raconterons, en ne demandant qu'à la vérité seule les éléments de ce récit.

Dans le courant du mois de juillet 18... , un ballon parti de Montargis opéra sa descente à Blois, sur la rive droite de la Loire. à quelques pas du domicile de Martial Vaubert, professeur de mathématiques au lycée de cette ville. L'aéronaute ayant eu à lutter contre le vent, était exténué. Martial Vaubert lui offrit l'hospitalité, le fit asseoir à sa table et, pendant le repas, qui dura longtemps, prit un singulier plaisir à s'entretenir avec lui.

Le professeur était âgé de soixante-deux ans. Sa physionomie était fine et bienveillante, son regard doux, profond, éveillé. Grand, fort, avec des épaules légèrement voûtées, toujours rasé de frais et cravaté de blanc, il portait le plus souvent une longue redingote noire boutonnée et un chapeau à larges bords qui le faisait reconnaître à distance par ses élèves et par les gens de son quartier, auxquels la dignité de sa vie avait inspiré un profond respect pour sa personne. Marié tard, il était resté veuf après quelques années d'une union fortunée dont il ne pouvait parler sans larmes et de laquelle était née une fille.

Élevée avec un soin jaloux, Delphine Vaubert était, à vingt ans, d'une merveilleuse beauté, faite pour exercer autour de soi une séduction irrésistible. Nous ne la peindrons pas autrement. La suite de ce récit le fera mieux connaître que nous ne saurions le faire actuellement. Uniquement préoccupé de l'avenir, Martial Vaubert se flattait de l'espoir de la marier un jour à un honnête homme qui l'aimerait et ne l'éloignerait pas des lieux où elle avait grandi. Tous les matins, le professeur quittait sa fille par aller faire son cours. Lorsqu'il revenait pour déjeuner avec elle, il la trouvait fraîche, parée, empressée à le recevoir, et il bénissait Dieu qui avait réservé à sa vieillesse laborieuse de si pures, de si grandes joies.

Le professeur et sa fille vivaient beaucoup chez eux. Ils se suffisaient. Le cercle de leurs relations était fort restreint. Ils n'avaient jamais songé à se plaindre de la solitude de leur vie. Les soins de la maison, l'étude, la musique absorbaient les jours de Delphine, et il ne semblait pas que, dans la médiocrité de son existence, elle eût rien à regretter. C'est dans ces circonstances qu'arriva l'événement qui vient d'être signalé.

L'aéronaute parti, Martial Vaubert devint rêveur ; sa nuit fut sans sommeil ; le matin venu, il était résolu à se vouer à la recherche des moyens propres à diriger les ballons dans les airs. A dater de ce jour, sa vie fut toute désorganisée. Il commença par consacrer ses loisirs à fabriquer une foule de petits ballons. Il y en avait de toutes les couleurs, les uns en soie, les autres en papier. Ce qui fut employé de fil pour coudre les uns, d'amidon pour coller les autres, on ne le saura jamais. Mais on ne sera pas étonné d'apprendre qu'au bout de huit jours, tous les arbres du jardin de Martial Vaubert étaient couronnés de débris de papier et de lambeaux d'étoffes.

D'abord on pouvait croire que ce n'étaient que des épouvantails destinés à éloigner les oiseaux qui faisaient des fruits leur pâture habituelle. Les voisins le crurent ainsi. Ils louaient l'adresse du vieux professeur, qui était parvenu à préserver ses pêches et ses cerises contre les maraudeurs du ciel.

Mais bientôt les feuillages disparurent sous une énorme quantité de petits drapeaux qui transformaient tous les arbres du verger en véritables arbres de Noël, tels qu'on en